



BIOVISION

www.biovision.ch

Lettre d'info 18/Avril 2009



DDT en Afrique Aidez-nous à stopper ce danger pour l'homme et la nature!

Pages 2/3

Pages 2/3 : BioVision combat le retour du DDT en Afrique – Page 4 : Projet Cabesi : Succès et obstacles dans le Pokot occidental (Kenya) – Page 6 : Premiers pas sur Internet pour les débutants – Page 7 : Une école agricole suisse comme modèle pour l'Afrique – Page 7 : Hans Rudolf Herren rencontre la Conseillère fédérale Doris Leuthard.

Le DDT en Afrique

BioVision lutte contre le retour du poison

Par Charlotte Walser, InfoSud

Hans Rudolf Herren est outré : « C'est une honte que l'on emploie à nouveau le DDT dans les pays en développement parce qu'il est soi-disant bon marché », nous dit le président de BioVision. « Chez nous il n'en serait pas question et ce qui est mauvais pour nous ne peut pas être bon pour les autres ». L'insecticide n'a pas été banni pour rien, nous dit l'agronome et chercheur sur les insectes. Le DDT enterre les efforts pour une agriculture durable, nuit à la santé des hommes et des animaux, et à long terme ne sert quand même à rien dans la lutte contre la malaria. Des tests montrent déjà maintenant des moustiques résistants au DDT.

De la guerre des hannetons à la mort des oiseaux

Le dichlorodiphényltrichloroéthane (DDT), avant d'être interdit, était considéré comme un produit miracle dans l'agriculture et pour la lutte contre les insectes transmettant des maladies. Au début des années 50, des avions aspergeaient des régions entières avec cet

insecticide. En Suisse, ces vols sont entrés dans l'histoire sous le nom de « guerre des hannetons ». C'est le Suisse Paul Hermann Müller qui a découvert l'effet insecticide du produit et reçu pour cela le prix Nobel.

Mais très vite, on a eu des indications sur les risques et les effets secondaires. Le DDT s'accumule dans les tissus corporels et ses produits de désassimilation ont des effets semblables aux hormones. Le produit a été soupçonné d'être cancérigène. Et ce n'était pas seulement la santé humaine qui était menacée : des oiseaux pondaient des œufs avec des coquilles trop minces... et dans les régions à forte concentration de DDT, ils tombaient carrément du ciel !

Empoisonneur ou sauveur ?

Le DDT a été interdit dans la plupart des pays industrialisés au début des années 70. En 2001, 122 Etats ont signé la Convention de Stockholm qui interdit les poisons organiques qui s'accumulent dans la nature, dont le DDT. Ce traité ne permet encore l'emploi de ce produit que dans des cas exceptionnels pour lutter contre les moustiques vecteurs de la malaria, et seulement si des alternatives sans risques, efficaces et abordables ne sont pas possibles. La Convention est reconnue aujourd'hui par 162 Etats mais pas par les Etats-Unis. « La tragédie de la malaria en Afrique doit servir de prétexte pour affaiblir les règles internationales protégeant au niveau mondial la santé et l'environnement face aux produits chimiques » constate le médecin Paul Saoko, directeur de « Médecins pour la responsabilité sociale » au Kenya.

En 2006, le lobby des pro-DDT a reçu un coup de pouce de la part de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qui, soudainement, a recommandé noir sur blanc son utilisation dans les locaux fermés. On asperge les murs des maisons et des huttes avec une suspension de DDT censée chasser ou tuer les moustiques. L'OMS a cependant reconnu plus tard qu'elle continuait de chercher d'autres produits pour remplacer le DDT dans la lutte contre la malaria. Mais c'est en s'appuyant sur l'OMS que les Etats-Unis, principalement,



Dans les années 1970, le DDT a été répandu massivement. Aujourd'hui, son emploi est interdit dans tous les pays industrialisés.

BioVision dit non au DDT !

La Fondation BioVision s'engage depuis des années avec succès pour la lutte contre la malaria par des moyens écologiquement irréprochables. Le problème est pris à la racine par un contrôle biologique des vecteurs de maladies déjà sur les lieux de reproduction. Les projets soutenus par BioVision prouvent que le nombre de moustiques, vecteurs de la malaria et les cas de maladie peuvent être réduits fortement avec des méthodes écologiques.

La Fondation BioVision refuse fermement l'emploi du DDT, aussi dans la lutte contre la malaria. Le DDT est dangereux pour la santé des hommes et des animaux et menace la biodiversité. En plus, il est prouvé que les moustiques deviennent résistants au DDT après peu de temps et que l'emploi de ce poison ne peut être une solution durable.

BioVision exige de tous les Etats qu'ils encouragent les alternatives au DDT et soutiennent activement les méthodes écologiques de lutte contre la malaria.

www.biovision.ch/Malaria_f



On sait aujourd'hui que 14 pays africains utilisent le DDT dans la lutte contre la malaria, ou prévoient de le faire. Ce sont, entre autres : l'Afrique du Sud, La Zambie, le Zimbabwe, le Mozambique, la Gambie, la Namibie et l'Ethiopie.

ont propagé l'usage du DDT. L'administration Bush, dans le cadre de la « presidential Malaria Initiative », y est allée à coup de millions de dollars.

Les partisans de l'emploi du DDT font valoir que le poison peut sauver des vies. Ils affirment que les petites doses giclées contre les murs ne font pas de dégâts. Paul Saoko met en garde contre cet optimisme, en citant de nouvelles études sanitaires faites dans des pays comme l'Afrique du Sud. Celles-ci montrent de plus en plus que le DDT, même diffusé en petites quantités dans des locaux fermés, sont un danger pour la santé des habitants, surtout chez les nouveaux-nés. L'emploi de cette substance est d'autant plus



Chaque jour, 3000 jeunes enfants meurent de la malaria.

discutable que la malaria peut être combattue efficacement avec des méthodes inoffensives. C'est aussi ce qu'affirme régulièrement Hans Rudolf Herren : « Produire du DDT, l'importer dans des pays en développement et l'employer dans la prévention de la malaria est une fausse voie. Son emploi abusif dans l'agriculture est programmé », nous dit ce chercheur reconnu. Il avertit : « Nous avons assez de preuves démontrant que le problème ne peut être résolu avec un insecticide. Au contraire, ce procédé ne fait qu'empirer les choses. »

Abus inévitables

En effet, croire qu'on va se limiter à un sprayage contrôlé des pièces est illusoire dans beaucoup de pays. Au Mozambique, on considère déjà le DDT comme un remplaçant des moustiquaires. Plus il y a de DDT en circulation, plus le danger est grand que le produit soit utilisé dans l'agriculture. Ce qui peut avoir des conséquences économiques néfastes pour les pays concernés :



Les coûts du DDT ne sont pas transparents

L'argument disant que le DDT soit une solution bon marché n'est pas pertinent. Il ignore les conséquences et les risques négatifs non seulement pour l'environnement et la santé, mais aussi pour l'exportation des produits agricoles. En plus, on ne chiffre nulle part le coût d'une utilisation surveillée et l'élimination correcte des anciens stocks de DDT. « Si nous engageons les moyens disponibles pour des stratégies durables dans la lutte contre la malaria, nous pouvons protéger les personnes concernées et vaincre la maladie sans dangers pour l'homme et la nature, et sans dépenses énormes », affirme Hans Rudolf Herren.

dans certains cas, ils ne peuvent plus exporter leurs produits. L'organisation mondiale du commerce (OMC) autorise en effet l'interdiction d'importation des produits ayant des traces de DDT. De nombreux experts soupçonnent ainsi que les Etats-Unis et d'autres pays industrialisés, qui encouragent l'emploi de ce poison, poursuivent aussi des intérêts politico-économiques : les résidus de DDT seraient un bon prétexte pour protéger leurs marchés contre les produits des pays en développement.

Des chiffres alarmants

Dans un rapport datant de l'automne dernier, le secrétariat de la Convention de Stockholm, basé à Genève, écrit qu'il y a déjà des indices montrant l'utilisation agricole du DDT. Un nombre croissant d'Etats importent ce poison, sans pouvoir en assurer un emploi correct. Le rapport dit que chaque année, on utilise 4000 à 5000 tonnes de DDT et que la tendance est à la hausse. Les stocks aussi augmentent, même si on manque de chiffres actualisés, ce qui rend plus difficile un contrôle international. Au Mozambique par exemple, les données les plus récentes datent de 2005. Déjà à l'époque, on stockait dans ce pays 308 tonnes de DDT.

La recherche d'alternatives est urgente et indispensable dit le nouveau rapport de Stockholm. Ces dernières années, elles ont été supplantées par le DDT. Les Etats membres de la Convention de Stockholm se retrouveront en mai 2009 pour une conférence à Genève. Pour la première fois, la liste des produits toxiques organiques persistants (POPs) doit être complétée. Le débat tournera aussi autour de la question de savoir comment imposer les interdictions. Le cas du DDT a été discuté par des experts lors d'une conférence de préparation en novembre. Les participants, parmi lesquels se

trouvaient des représentants de BioVision Suisse et de *l'icipe* du Kenya, ont élaboré un plan de financement pour l'encouragement des alternatives.

Le bio est plus efficace que la massue chimique

Les projets soutenus par BioVision au Kenya montrent qu'il existe des méthodes écologiques pour combattre la malaria. La Fondation mène, en collaboration avec l'Institut International de recherche sur les insectes *icipe*, plusieurs projets qui concernent plus de 100'000 personnes dans des régions d'Afrique affectées par la malaria. On informe les populations sur le danger des moustiques et on les implique dans l'élimination des lieux de reproduction. Une combinaison de différentes mesures – traitement des eaux infestées avec le Bti non polluant (*Bacillus thuringiensis israelensis*), distribution de moustiquaires, traitement sérieux des personnes souffrant du paludisme – montre que le cycle mortel entre le moustique et l'homme peut être cassé. L'initiative de BioVision et de *l'icipe* porte ses fruits : en deux à trois ans, les cas de malaria ont reculé de 22% dans la région de Malindi. A Nyabondo, les cas chez les



Une victime notoire des biocides : En 1970, chez nous, le faucon pèlerin avait presque disparu. Après l'interdiction du DDT, l'effectif s'est amélioré. Il y en a aujourd'hui de nouveau plus de 200 couples en Suisse.

Nouvelles des projets

Pokot occidental: des succès et des soucis

Par Peter Lüthi

Cabesi signifie Camels, Bees and Silk : chameaux, abeilles et soie. Ce projet multi-facettes a accouché de nombreuses activités ces cinq dernières années. Son but est d'améliorer la vie de personnes démunies par de nouvelles sources de revenu et, en même temps, de préserver la fragile nature. Dans cette région, les sécheresses sont fréquentes. Les sols et la maigre végétation sont mis en péril par le surpâturage, le déboisement et l'érosion. Cabesi va contre cette tendance en favorisant des pratiques respectant l'environnement comme la production de miel, de soie sauvage, de chips de mangue séchées au soleil, ou la culture de petites surfaces de Jatropha qui produisent de l'huile de lampe pour la consommation locale des paysans. Ces produits sont travaillés, emballés et vendus dans le nouveau « Cabesi

Marketplace ». Les activités du projet sont définies en fonction des besoins des habitants. On a par exemple fondé des Malaria Clubs qui diffusent une information préventive dans les écoles ou sur les places publiques, avec du théâtre ou des chants qui mettent en scène les causes et la prévention. Et les chameaux ? On a formé des semi-nomades du Pokot à ne plus les considérer comme de simples fournisseurs de lait et de viande, mais à les utiliser aussi comme bêtes de somme dans cette vaste région impraticable.

Promotion des femmes dans un bastion masculin

Selon Rolf Gloor, chef de projet dans le Pokot occidental, « Cabesi est aussi un projet social qui cible des vieilles coutumes comme le mariage des jeunes filles, la soumission et la mutilation des femmes ». Cabesi aide beaucoup de monde à survivre et donne une perspective pour le futur. C'est particulièrement vrai pour les femmes qui, à cause de la tradition, n'ont pu exprimer leur potentiel jusqu'à présent. Le projet leur a permis de gagner un peu d'argent. « Elles sont nombreuses à avoir profité de cette chance », explique Gloor. Après une formation en apiculture et dans la fabrication et la vente de miel et de cire, c'est la première fois de leur vie qu'elles gagnent de l'argent. Jusqu'alors, toutes les activités lucratives étaient réservées aux hommes. Au contraire de nombreux patriarques qui dépensent souvent facilement leur argent, les femmes investissent la plupart du temps dans l'amélioration de leur existence. Avec le produit de la vente de miel, elles ont par exem-

Nouvelles perspectives et confiance en soi pour les femmes Pokot : Mary Kamewun, de Lomut veut acheter une chèvre avec le revenu de son miel.



► ► ► *Fin de la page 3*

enfants de moins de 5 ans ont pu être réduits de 60 à 20%. Et à Mwea, le taux d'infection chez les écoliers est passé de 38% à presque zéro. Pour Charles Mbogo, chef de projet, la recette du succès est la collaboration avec les intéressés. Il n'y a pas de solution applicable « une fois pour toutes ». Le contrôle de la malaria doit être intégré dans le concept global de la santé, tout comme le contrôle des insectes vecteurs de maladies, comme ça se pratique dans les pays industrialisés nous dit le chercheur kenyan. – M. Mbogo va présenter, avec BioVision, les alternatives au DDT à la conférence de Stockholm. ■

Les petits enfants et les femmes enceintes sont privilégiés lors de distributions de moustiquaires imprégnées. Ce sont eux qui sont les plus menacés par la malaria.



ple acheté une chèvre femelle pour commencer un petit élevage. Elles produisent maintenant du lait et de la viande pour leurs propres besoins. Le surplus est vendu au marché local et représente un revenu supplémentaire.

Mais un projet qui bouscule des traditions anciennes et change ainsi la structure sociale, n'est-ce pas discutable ? Mercy Kiyapyap, assistante de longue date du projet et membre du peuple des Pokot, répond sans hésiter une seconde : « Ici, il s'agit de la protection des droits humains ! Ils sont au-dessus de la tradition. Et nous autres, les femmes du Pokot, nous sommes aussi des êtres humains ! »



Les idées nouvelles ont de la peine

L'année passée, les 500 apicultrices participantes au projet ont produit 25 tonnes de miel et 2 tonnes de cire. La marchandise a été rassemblée dans cinq nouveaux centres de dépôt, filtrée et mise en bocaux ou transformée en bougies, puis vendue au Marketplace. Parfois, la demande dépasse largement l'offre, car on a réussi à ouvrir certains marchés grâce à la haute qualité des produits.

Mais le chef de projet, Rolf Gloor, reste autocritique. « Jusqu'à maintenant on n'a malheureusement pas réussi à introduire les chameaux comme moyens de transports dans le Pokot occidental ». En cause, la difficulté de former des chameliers. La région du projet fait 9100 km², soit presque un quart de la Suisse. Elle est très mal aménagée. « De nombreux chameliers restent inatteignables durant la saison des pluies, explique-t-il. Ici il n'y a presque pas de routes. Certaines personnes vivent tellement à l'écart que même un bon véhicule tout terrain n'arrive pas à les atteindre sans casse ». L'utilisation de chameaux comme bêtes de somme était une bonne idée, qui a été testée dans le cadre du projet pilote. Mais dans le cadre d'échanges enseignant-apprenant entre les bénéficiaires et l'équipe du projet, on a finalement convenu de mettre la priorité sur la production de miel et de soie, ainsi que sur la lutte contre la malaria. ■

▲ *Le projet Cabesi proposait des cours intensifs pour chameliers et de la formation pour les chameaux de bât.*

◀ *Rolf Gloor, chef du projet Cabesi, explique l'utilisation de ruches modernes avec des cadres à rayons.*

◀ *Lucy présente des produits du Pokot occidental dans le nouveau Cabesi-marketplace. Le but du projet Cabesi est la création de nouvelles sources de revenus pour la population locale et la préservation d'un environnement fragile.*

*Mercy Kiyapyap,
assistante au pro-
jet Cabesi dans le
Pokot occidental*



Tradition contre nouveauté

L'introduction des chameaux comme bêtes de sommes dans le Pokot occidental devait contribuer à soulager les femmes de leurs lourds fardeaux. On pouvait aussi augmenter la sécurité alimentaire en installant et en approvisionnant des marchés locaux dans des régions isolées. Les chameaux se nourrissent de feuilles d'acacias et préservent la fragile végétation. Ils résistent bien mieux à la sécheresse que le bétail et n'aggravent pas l'érosion grâce à leur grandes pattes et à la mollesse de leurs plantes des pieds. Le projet Cabesi a transmis le savoir nécessaire à l'entretien de la santé des animaux. 25 chameaux ont été entraînés à porter des charges et leurs propriétaires formés comme chameliers. Six hommes ont reçu une formation pour le traitement médical des animaux malades. Ce qui fonctionne dans des régions proches n'a pas réussi ici. Le chameau comme bête de somme n'a pas été accepté par les Pokot jusqu'à maintenant. Il y a des raisons culturelles. Dans la tradition Pokot, l'emploi de juments pour le transport de matériel est tabou. Les étalons formés ont en partie été abattus ou vendus. Et les animaux dressés, laissés trop longtemps en liberté, son redevenus à moitié sauvages.

Les idées nouvelles ont de la peine dans les cultures rurales. Et aussi, notre approche n'a peut-être pas été un choix optimal. N'empêche que de nombreux Pokot ont vu de leurs propres yeux que les chameaux sont de bonnes bêtes de somme. Grâce à Cabesi, l'assistance médicale aux animaux a été améliorée. Il y a aujourd'hui plus de chameaux qu'avant le projet et nous n'avons pas encore abandonné l'espoir. La graine est plantée. C'est maintenant aux gens du Pokot de la faire éclore.

Mercy Kiyapyap

Internet – aussi pour les débutants



n'ayant pas l'habitude peuvent trouver rapidement et de manière ciblée des informations concrètes et des conseils pour résoudre leurs problèmes : santé, agriculture, amélioration des sols, agroforesterie, irrigation durable. Ces informations pratiques avec plus de 1000 illustrations et photos sont depuis peu disponibles aussi sur cd.

Les technologies modernes de communication ont fait leur apparition depuis longtemps au Kenya. On trouve des cafés Internet avec des ordinateurs branchés à disposition du public même dans les petits villages.

Il y a peu, Monique Hunziker, cheffe du projet Infonet de Bio-Vision, a reçu le courriel suivant : « Je voudrais juste vous dire rapidement que votre site Internet est génial ! Je viens de consulter des sujets comme les maladies des plantes, la préparation des sols, la malaria et bien d'autres. Nous vivons en Zambie, et il est très difficile de trouver des informations là-dessus. Sur votre site, j'ai enfin trouvé plein de conseils sur la prévention ou les solutions des problèmes du jardin. Merci de tout cœur et salutations amicales, Sarah ».

Www.infonet-biovision.org propose des informations adaptées à l'Afrique et fondées scientifiquement, entre autre sur les maladies des plantes et les parasites les plus fréquents, ainsi que des indications pour des mesures préventives ou de traitement biologique. Les groupes cible sont les paysans, les conseillers agricoles, les enseignants et les organisations apparentées.

La plateforme d'information jouit, depuis son lancement en octobre 2007, d'une renommée croissante. Le site est visité 500 fois tous les jours par des gens de différents pays d'Afrique et du monde entier. La page d'accueil est devenue encore plus claire. Même des gens



Testez vous-mêmes ! Visitez www.infonet-biovision.org

Les insectes Anopheles – un moustique mal famé

Protagonistes des projets de BioVision



Qui ne connaît pas le bruit insupportable qui vous réveille la nuit en sursaut et qui ne vous laisse pas en paix tant que le gêneur ne se colle pas au mur ?

Le petit *Anopheles gambiae* de six millimètres joue un rôle prépondérant dans la transmission de l'agent pathogène de la malaria. On le reconnaît facilement à sa posture: la trompe et le corps forment un angle d'environ 45° par rapport au sol.



Après l'accouplement et la fécondation, la femelle a besoin au minimum d'un repas de sang humain ou animal pour que les gamètes puissent se développer. Avant de sucer le sang, le moustique injecte par sa trompe une sécrétion dans sa victime pour empêcher la coagulation du sang. Cette salive peut contenir des agents pathogènes que le moustique a reçus lors de son dernier repas et qu'il transmet à la prochaine victime lors de la piqûre suivante.



Le saviez-vous ? **On parle plus de soixante langues au Kenya !**

Beaucoup de Suisses parlent au moins deux des quatre langues nationales et sont fiers de cette diversité. Mais comparé aux pays africains, la Suisse n'est pas si polyglotte que ça. Au Kenya par exemple, on compte plus de 60 langues, dont 50 originelles. Et ce ne sont pas des dialectes, mais des langues à part entière appartenant à des ethnies distinctes, dont les origines et les cultures sont souvent très diverses. Chaque peuple a sa propre histoire et, souvent, ses propres caractéristiques corporelles. Aujourd'hui l'anglais fait aussi partie des idiomes parlés au Kenya, avec le Kiswahili, une des langues officielles, ainsi que des langues d'autres pays africains, l'arabe et des langues parlées par les Kenyans d'origine indienne. On peut y rajouter deux dialectes arabes et l'hindi utilisés par les immigrés. De nombreuses personnes au Kenya parlent, en plus de leur langue maternelle, une ou deux autres langues du pays et la plupart, en plus le Kiswahili et l'anglais. Les Suisses peuvent leur dire chapeau !

Hans Herren invité par la Conseillère fédérale Doris Leuthard

Un séminaire intitulé « Des ressources naturelles limitées » s'est déroulé en janvier au Département fédéral de l'économie, en présence de la conseillère fédérale Doris Leuthard. Hans Rudolf Herren, Président de la Fondation BioVision, directeur du Millennium Institute et co-président de l'IAASTD a souligné dans sa présentation le rôle important de la Suisse dans la réalisation du rapport sur l'agriculture mondiale de l'IAASTD. « Mme Leuthard s'est montrée intéressée, mais sceptique envers nos appels à un changement de cap dans l'agriculture, a rapporté Herren rétrospectivement. En même temps, j'apprécie beaucoup que la ministre de l'économie prenne le temps de se faire elle-même une idée sur les plus importantes conclusions des 1500 pages de notre rapport.

www.biovision.ch/iaastd_f

Une école d'agriculture suisse comme modèle pour l'Afrique

Getachew Tikubet, chef de projet pour BioVision en Afrique, a fondé à Addis Abeba une entreprise modèle et une école pour les paysans. En novembre dernier, il a visité divers instituts de formation en Suisse. Il a été particulièrement impressionné par le centre de formation et de conseil agricole de Landquart. Le « Plantahof » propose, entre autres, une formation en agriculture bio. « C'est exactement à ce mode de transmission du savoir que nous aspirons en Ethiopie », s'est exclamé Getachew en quittant notre pays plein de nouvelles idées, et avec trente kilo de matériel pédagogique suisse dans ses bagages.

www.biovision.ch/news_f

*Getachew Tikubet en
visite au centre de
formation et de conseil
agricole Plantahof à
Landquart.*



Faire un signe – laisser des traces **Le legs, une autre manière d'aider**



Information:
Fondation BioVision
Schaffhauserstrasse 18, 8006 Zurich
Tél. direct: 044 341 97 19
e-mail: info@biovision.ch

BioVision aux journées du cinéma de Soleure

Peter Baumgartner, directeur de la rédaction du journal paysan de BioVision en Afrique The Organic Farmer est l'acteur principal du film documentaire Muzungu. Franz Schnyder l'a accompagné avec sa caméra durant ses nombreuses visites à son école des bidonvilles, à son journal et auprès de paysans au Kenya. Le résultat est un film intense, coloré et émouvant qui a été présenté cette année lors de la 44ème édition des Journées du cinéma de Soleure.

Informations sur le film et commande :
www.biovision.ch/muzungu_f



Simon Odhiambo John Muga, 38 ans à Oboch Location Kawere Village, Kenya

”

Sur le chemin de la maison, je ramasse toujours du fumier de vache. Je l'utilise pour améliorer le sol de ma petite shamba, ma ferme. Dans le temps, on prenait ici la terre pour faire les fameuses briques de Nyabondo. Quand les faiseurs de briques sont partis, il ne restait plus qu'un sol argileux où l'eau de pluie s'accumule. Aujourd'hui, je sais que les moustiques de la malaria pondent dans ces flaques. Avec ma femme, on a fait partir l'eau, on a amélioré le sol avec du fumier et du compost. Maintenant il pousse de superbes plants de maïs. J'ai trouvé des conseils décisifs dans le journal *The Organic Farmer* (TOF). Grâce à TOF, ma fille Susan s'est lancée avec moi dans un élevage de poules et de lapins. Maintenant, chaque deuxième dimanche soir, nous mangeons de la viande !

Il y a quatre ans j'ai commencé à faire le Mosquito scout dans le projet Stop-Malaria de l'icipe* et de BioVision. Comme éclaircur, je décris les

Dans le journal
The Organic Farmer,
j'ai trouvé des conseils
décisifs pour améliorer
le sol.

symptômes de la malaria aux habitants du village. J'essaie de les persuader d'aller consulter tout de suite un médecin et non pas le guérisseur traditionnel. Je leur explique aussi d'où vient la maladie. Notre problème avec la malaria a été créé par l'homme, par les faiseurs de briques. Chaque Mosquito Scout est responsable de deux parcelles sur trente. Après mon travail au petit matin dans ma shamba, j'examine les lieux de ponte qui se trouvent dans mon « territoire » et je guette les nouveaux foyers. Dans la parcelle 6 il y en a actuellement dix, dans la 8, il y en a sept. A chaque lieu de ponte je prend cinq échantillons d'eau avec une louche, je compte les larves qui s'y trouvent, je détermine l'espèce et son stade de développement. Les larves de moustique anophèle qui transmet la malaria nagent à plat, tout à la surface de l'eau. Au contraire, les larves du moustique Culex (inoffensif) pendent la tête en bas à la surface. Après avoir aussi contrôlé l'état des nymphes, je reporte tous les résultats dans des rapports qui seront ensuite analysés par les spécialistes des insectes de l'icipe. Ils obtiennent ainsi des informations importantes sur la population de moustiques de notre région.

Je suis aussi responsable de deux pièges à moustique. Ils sont attirés par la faible lumière de lampes alimentées par des batteries, puis aspirés dans un sac en nylon par le courant d'air d'une hélice. Des experts déter-

minent ensuite l'âge des moustiques capturés et regardent si ils sont porteurs de l'agent pathogène de la malaria. Tout ceci leur donne une image des dangers pour la population et leur permet de prendre des mesures à temps, par exemple en distribuant des moustiquaires imprégnées ou en traitant de grands lieux de ponte avec le Bti qui tue les larves sans faire du mal à l'environnement.

J'apprécie bien ce travail de Mosquito-Scout. Car je rends service à la communauté tout en gagnant un revenu supplémentaire. Depuis que le prix des aliments a augmenté, la vie est devenue bien plus difficile. Alors notre envie d'avoir un deuxième enfant doit attendre. Nous ne pourrions pas le nourrir. Ça fait mal. Nous avons une deuxième fille, Jane : elle est morte à l'âge de deux ans. Brusquement, elle a eu beaucoup de fièvre et une forte toux. J'ai d'abord pensé à la malaria. L'infirmière du poste de secours a dit que c'était une pneumonie et lui a donné des médicaments. Mais c'était trop tard. Quelques heures après notre retour à la maison, Jane est morte. Nous n'avons rien pu faire. C'était terrible... mais ici, c'est comme ça. La vie continue.

*Retranscrit en octobre
2008 par Peter Lüthi à
Oboch Location, Kenya.*

De l'espoir pour l'Afrique !



BIOVISION

Merci pour vos dons. ccp 87-193093-4

Av. de Cour 1, 1007 Lausanne, Tél. 021 612 00 80 • info@biovision.ch • www.biovision.ch